



Rideau !

A quand un théâtre national unifié ? Pourquoi les programmes différent-ils de Perpignan à Lille ? Qui ne voit là une disparité scandaleuse, une menace pour l'unité du pays ? Un même programme, donc, sur tout le territoire. La vérité, d'ailleurs n'est-elle pas unique ?

Encore faut-il être sûr que les acteurs interprètent le texte sans mettre en avant une personnalité qui livre le public au hasard des manipulations. Pour cela, rien de mieux qu'une Ecole Nationale des Acteurs, formés au même style dans une même culture. Les théâtres n'emploieront ainsi que des acteurs diplômés. C'est une garantie de qualité, une sécurité pour tous. L'acteur, traité avec le respect dû à un agent, sera à l'abri de l'envie de se prendre pour un auteur.

Quant au directeur, le goût du pouvoir pourrait lui faire voir dans le théâtre une affaire mercantile. En composant lui-même sa troupe il pourrait bien être tenté de lui donner un style, allumant entre les théâtres une regrettable concurrence. On libérera donc les directeurs des tracasseries du recrutement en procédant à des mutations, tenant compte sagement de l'âge et de la situation familiale. Issus du même corps, traités semblablement, directeurs et acteurs ne verront aucun inconvénient à être mutés dans telle ou telle ville par une administration impartiale.

Pour éviter que les intérêts privés viennent mettre leur main sur la culture, le budget de chaque compagnie sera réparti équitablement par l'administration centrale. De la culture on défend ainsi la farouche et ombrageuse liberté.

Sûr que l'affiche est la même et identique la mise en scène, le spectateur sera ravi d'être obligé de se rendre à la salle la plus proche de son domicile. Une implantation rationalisée des théâtres sur le territoire jettera le filet de la justice sur des initiatives sauvages.

L'idée d'un programme unique est particulièrement heureuse. Au lieu d'une diversité *des* théâtres elle introduit la diversité *dans* le théâtre en ouvrant la scène à tous les genres et époques. Dans un souci de paix sociale on exclura les œuvres religieuses car on sait à quel point les religions sont source de discorde. Une question apparemment difficile est de savoir s'il faut alors faire jouer des pièces irréligieuses ou blasphématoires. Mais la difficulté n'est qu'apparente : l'athéisme ne peut être tenu pour une religion, et n'a rien d'intolérant. Si on ôte la Terreur, le nazisme, l'Union soviétique, la Chine et d'autres détails, tout semble montrer que l'athéisme conduit à la tolérance.

Il faut encore écouter une objection : ces acteurs dont la salle est remplie d'office ne risquent-ils pas, n'ayant pas choisi leur rôle, de jouer bien mollement ? Cette opinion montre un mépris intolérable pour nos agents. Ce n'est pas le montant des recettes qui fait l'artiste, ni la soif du succès. Au reste, pour juger des talents il suffira de créer un corps d'inspecteurs, sortis bien sûr de la même école. C'est toujours mieux que ces critiques incompetents qui prétendent faire l'opinion publique dans des feuilles vendues en kiosque. Notre théâtre uni s'évaluant lui-même, c'est une garantie de plus de son indépendance.

La seule différence entre théâtres pourrait alors venir du public et on appellera « bons théâtres » ceux dont les spectateurs sont de bonne compagnie. *Ah vous jouez à tel théâtre, dira-t-on, c'est un bon théâtre.* Entendez : le public est bon. Cette dernière différence, certes résiduelle, pourrait passer aussi pour troublante, mais...¹

Jean Noël Dumont

¹. *Rideau !* Ceux que cette songerie inquiéterait regarderont comment ces belles solutions ont déjà fait leurs preuves dans l'enseignement.

Etty Hillesum (1914 – 1943), ou l'amour de la vie

Brigitte Cazeaux

Brigitte Cazeaux, professeur de lettres, a animé au Collège Supérieur un Atelier de lecture sur une vie bouleversée d'Etty Hillesum. Ce texte en porte l'écho.

Etty (Esther) Hillesum a été découverte grâce à la publication d'extraits de son Journal, intitulé par l'éditeur *Une vie bouleversée*, en août 1981, presque quarante ans après sa mort à Auschwitz, à 29 ans, le 30 novembre 1943. Elle qui rêvait d'être un jour un grand écrivain pour faire la « chronique des misères de ce temps », l'est devenue de manière fulgurante dans les années 80. Elle est reconnue actuellement comme l'un des grands écrivains néerlandais, et aussi comme un guide spirituel dont le chemin de conversion est un des plus originaux et émouvants du 20^{ème} siècle.

Elle est née dans une famille juive très assimilée : alors que son grand-père paternel était un rabbin réputé, son père, issu de la vieille bourgeoisie juive d'Amsterdam était professeur de latin et de grec, spécialiste de l'aoriste chez Thucydide et grand lecteur du philosophe stoïcien Sénèque. Ses frères Jacob et Michaël étaient respectivement étudiant en médecine et pianiste virtuose. Sa mère Riva était Russe, et avait fui les pogroms du début du siècle pour s'installer à Amsterdam où sa famille l'avait rejointe pour s'établir ensuite aux Etats-Unis. Etty parle l'allemand et le russe, et a fait des études de droit à Amsterdam, où elle s'est installée dans la grande maison d'un homme d'affaire à la retraite, Han Wegeriff, qui l'a engagée comme gouvernante après la mort de son épouse. Elle devient rapidement sa compagne ; la maison est bien remplie, le fils adolescent de Han vit avec eux, il y a une servante allemande, Kathe, et des hôtes payants. Il y a souvent des concerts et des rencontres, et la vie de la maison est très animée. Etty est d'une grande curiosité intellectuelle : proche des milieux sionistes de gauche, elle avait des idées très libres, nourries par sa culture littéraire et philosophique étendue. Dès son adolescence elle avait mené une vie affective et sexuelle agitée : au début de son Journal, en mars 1941, elle dit son mal-être : « j'ai reçu assez de dons intellectuels pour pouvoir tout sonder, tout aborder, tout saisir en formules claires ; on me croit supérieurement informée de la vie, et pourtant, tout au fond de moi, il y a une pelote agglutinée, quelque chose me retient dans une poigne de fer, et toute ma clarté de pensée ne m'empêche pas d'être bien souvent une pauvre godiche peureuse. »

Le Journal

Etty nous a laissé onze cahiers d'écolier, qui viennent d'être édités intégralement au Seuil¹. Ce texte, qu'elle avait confié à une amie avant de quitter définitivement la maison d'Amsterdam pour le camp de transit de Westerbok où elle travaillait comme une sorte d'assistante sociale, est un témoignage étonnant de son itinéraire personnel dans ces années terribles pour les Pays-Bas et sa communauté juive qui va disparaître presque en totalité en déportation. Il a suivi le sort des écrits de nombreux témoins des années d'occupation, comme ceux de Primo Levi : c'est seulement plusieurs décennies après la guerre que leur voix a pu se faire entendre. Mais ensuite le rayonnement de leur œuvre n'a pas cessé.

Le Journal d'Etty s'ouvre sur une lettre qu'elle recopie après l'avoir envoyée à un psychologue disciple de Jung qu'elle vient de rencontrer, Julius Speer, et dont elle pressent l'influence décisive qu'il va avoir dans sa vie. Elle espère qu'il va lui permettre d'unifier sa personnalité, et l'aider à dépasser ses troubles psychologiques bien réels : elle vit dans la hantise de la folie ; sa mère a une personnalité instable et ses deux frères souffrent de schizophrénie ; le cadet Micha est souvent interné dans des cliniques psychiatriques. Chez Etty tout se vit sur le mode de la passion, et elle n'est pas satisfaite de la vie qu'elle mène. Une amie l'a présentée à ce Juif berlinois d'une cinquantaine d'années, qui s'est réfugié récemment à Amsterdam, et a déjà toute une petite cour de patientes, qu'il a conquises par son charme puissant. Il est spécialisé dans une forme d'analyse de la personnalité à partir des lignes de la main ; cette spécialité curieuse ne fait pourtant pas de lui un charlatan, et le Journal d'Etty témoigne de l'aide qu'il lui a apportée ainsi qu'à de nombreuses autres personnes, aussi bien sur le plan psychologique que spirituel. En effet ce Juif étonnant est un disciple du Christ, il encourage Etty à lire la Bible et à prier, alors que dans la famille de la jeune femme on ne célébrait même pas la fête de Pessah. Etty a aussi des lectures riches et formatrices, Dostoïevski, qu'elle lit en russe, le poète Rainer Maria Rilke, dont elle recopie inlassablement des passages, Saint Augustin et ses « lettres d'amour à Dieu », et l'évangile de Saint Matthieu dont elle affectionne la formule « à chaque jour suffit sa peine ». Mais elle est aussi et surtout à l'école de la vie de plus en plus difficile qui est celle des Juifs hollandais dans ces années d'occupation nazie.

¹ *Les écrits d'Etty Hillesum, journaux et lettres 1941-1943* opus, Seuil, 2008

Les étapes de son cheminement

Le Journal d'Etty témoigne de son chemin : comme elle l'écrit à la date du 22 septembre 1942, se citant elle-même « J'ai écrit un jour dans un de mes cahiers : je voudrais suivre du bout des doigts les contours de notre temps. J'étais assise à mon bureau et ne savais comment approcher la vie. C'était parce que je n'avais pas encore accédé à la vie qui est en moi. C'est à ce bureau que j'ai appris à rejoindre la vie que je portais en moi. Puis j'ai été jetée sans transition dans un foyer de souffrance humaine, sur l'un des nombreux petits fronts ouverts à travers toute l'Europe. Et là, j'ai soudain fait l'expérience suivante : en déchiffrant les visages, en déchiffrant les milliers de gestes, de petites phrases, de récits, je me suis mise à lire le message de notre époque - et un message qui en même temps la dépasse. Ayant appris à lire en moi-même, je me suis avisée que je pouvais lire aussi dans les autres. (...) A ce bureau, au milieu de mes écrivains, de mes poètes et de mes fleurs, j'ai tant aimé la vie. Et là-bas, au milieu de baraques peuplées de gens traqués et persécutés, j'ai trouvé la confirmation de mon amour de cette vie. (...) A aucun moment je ne me suis sentie coupée d'une vie qu'on prétendait révolue : tout se fondait en une grande continuité de sens. Comment ferai-je pour décrire tout cela ? Pour faire sentir à d'autres combien la vie est belle, comme elle mérite d'être vécue, et comme elle est juste - oui, juste. Peut-être Dieu me fera-t-il trouver les mots qu'il faut, quelques mots simples ? »

Peu à peu, sous nos yeux, Etty va dominer ses passions et apprendre à maîtriser sa sensualité fouguese. La liaison qu'elle va vivre avec Julius Speer, faite aussi d'amitié et d'accord de leurs intelligences, va être un combat pour parvenir à dépasser l'attrait des corps, pour rester fidèles : Han Wegeriff, et la jeune femme fiancée à Speer, Hertha, réfugiée à Londres, qui obligera Etty à un dur combat contre la jalousie. Etty fera un chemin de détachement et de conversion. A la mort de Speer, en septembre 1942, Etty aura conscience de la nécessité de dépasser les relations affectives pour aimer comme le dit l'Évangile « en esprit et en vérité ». Elle va aussi découvrir, par une approche très personnelle, la présence de Dieu en elle. Elle va réagir à la haine, particulièrement celle qui se développe autour d'elle : comme elle le dit dans les premières pages de son Journal : « la haine n'est pas dans ma nature, c'est une maladie de l'âme ». Auparavant il y avait conflit en elle-même entre la Juive menacée de destruction qui se sentait animée d'une haine indifférenciée contre le peuple allemand, et la vision socialiste de la lutte des classes qui lui faisait croire en une solidarité des prolétaires de tous les pays. Mais elle comprend maintenant que cette vision induit aussi la

haine, et argumente en ce sens dans les débats passionnés qu'elle a avec ses amis ; cette haine, elle va chercher à la combattre en elle et parmi ses proches. Elle va travailler à maintenir l'unité de la petite société qui habite avec elle.

Elle se détache du désir de posséder, posséder la beauté, posséder le monde par l'écriture, posséder les êtres que l'on aime, à la fois par un travail sur elle-même, mais aussi elle reçoit par grâce, peu à peu, cette « indifférence » au sens ignatien du terme, qui va lui permettre, alors qu'elle est de plus en plus privée de liberté, d'agrandir à l'infini sa liberté intérieure. Elle s'exerce à l'ascèse, en prévision de ce qu'elle va devoir subir avec son peuple (puisque, comme la carmélite venue du judaïsme Edith Stein, c'est le choix qu'elle a fait, en refusant de fuir où de se cacher quand il en était encore temps), ascèse alimentaire, exercices physiques, toilette à l'eau froide. Elle lutte aussi contre ses sentiments d'angoisse et de dépression. Elle vit un processus de spiritualisation : comme elle l'écrit en octobre 1941 : « Nos actes ne sont souvent qu'imitation, devoir supposé ou représentation erronée de ce que doit être un être humain. Or la seule vraie certitude touchant notre vie et nos actes ne peut venir que des sources qui jaillissent au fond de nous-mêmes. Je le dis en cet instant avec beaucoup d'humilité et de gratitude et je le pense profondément (...) : Mon Dieu, je te remercie de m'avoir faite comme je suis. Je te remercie de me donner parfois ce sentiment de dilatation, qui n'est rien d'autre que le sentiment d'être pleine de Toi. Je te promets que toute ma vie ne sera qu'une aspiration à réaliser cette belle harmonie, et à obtenir cette humilité et cet amour vrai dont je sens en moi la possibilité à mes meilleurs moments ».

Etty suit un parcours qui va du psychique au spirituel : elle passe d'un moi englué en lui-même à un moi fondé par son créateur, le Tout-Autre. Elle prend conscience qu'elle est connue de Dieu plus que personne ne la connaîtra jamais. Peu à peu elle comprend que la haine peut d'une certaine manière préserver de la souffrance, mais en endurcissant le cœur de l'homme ; elle sent que cela n'est pas souhaitable. Comme elle le dit : « aguerri » doit être distingué d'« endurci ». La faute et la vengeance doivent être dépassées par l'amour. De la même manière elle distingue l'espérance de l'espoir : celui-ci est simple attente d'un événement futur qui dénouera la crise, alors que celle-là est se vit dans l'absolu. La solitude devient un trésor précieux - alors qu'elle est sans cesse entourée de monde, dans son travail au Conseil juif d'Amsterdam ou, par la suite, au camp de transit. Mais elle est capable de s'absorber dans un silence intérieur, lisant les lettres de Rilke assise par-terre dans une pièce bondée, ou priant silencieusement, les joues inondées de larmes, devant la lande, dans une paix profonde qui permet l'ouverture du cœur à la compassion. Elle découvre aussi

que l'amour le plus haut se vit dans la solitude, qu'il ne se confond pas avec la fusion et la volonté un peu illusoire de transparence qu'elle vivait avec Speer. Elle continue à l'aimer absent, loin d'elle ou dans la mort, et elle découvre qu'elle l'aime ainsi plus et mieux qu'avant. Enfin elle se tient immobile dans une patience demandée et reçue (la « patientia », c'est le fait de souffrir son fardeau sans se plaindre), et fait ainsi de sa souffrance un don, et un élargissement de son âme, au lieu de l'y tenir enfermée.

Quel est donc cet amour de la vie que chante Etty à tant de pages de son Journal ?

Cette vie, la sensuelle jeune femme l'a toujours ressentie profondément : elle aime les êtres et les choses avec gourmandise, cherchant à les posséder et ressentant une cruelle frustration quand elle se rend compte que c'est impossible. A un moment, lors d'une promenade en bicyclette dans une rue d'Amsterdam, où elle jouit de la beauté des arbres se détachant sur le couchant, elle va prendre conscience que cette beauté, qui était autrefois pour elle une souffrance et un épuisement dans une quête sans fin, est un don : « J'ai accueilli dans la joie l'intuition de la beauté de la création divine, en dépit de tout. » Dans cet état d'esprit, et de grâce, elle aime s'asseoir à la fin d'une journée épuisante, à la limite de la lande de la Drenthe où se dressent les baraquements de Westerbrok, devant un lumineux chant de lupins. C'est là, un soir, qu'elle va se mettre à genoux pour dire à celui qu'elle appelle son « compagnon d'armes », Jopie, qui travaille avec elle, ce qu'elle a de plus intime en elle, son amour de Dieu.

La vie, c'est aussi pour Etty la découverte qu'elle peut dominer ses passions, libérer son corps et son âme de cette sensualité qui l'a menée comme un cheval indompté pendant toute sa jeunesse. C'est ainsi qu'elle va réagir aux mesures de l'occupant qui vont limiter sa liberté, comme celle des coreligionnaires : les Juifs ne peuvent plus se promener dans les parcs à pied ou en bicyclette, ils ne peuvent plus se rendre librement chez les commerçants, en peuvent plus habiter chez des Aryens, ni avoir avec eux des relations amicales ou amoureuses. Etty va alors donner une première réponse à ce mal, que l'on pourrait qualifier de stoïcienne, en se préparant, par une ascèse que nous avons évoquée plus haut, à ce qu'elle pressent être leur destin. C'est ainsi que réagira son père jusqu'au bout, non sans courage, lisant Sénèque sur son châlit de la baraque des hommes à Westerbrok. C'est, pour la jeune femme sensuelle et gâtée, l'apprentissage du détachement, mais aussi une conquête sur elle-même pour dominer ses angoisses, dans les nuits où défilent sous ses yeux des images de

mort et de désespoir, et regarder lucidement ce qui les attend tous : « Bon, on veut notre extermination complète. Cette certitude nouvelle, je l'accepte. » Mais elle comprend aussi de plus en plus que l'humiliation subie n'en est une que si l'on s'en convainc soi-même : « Pour humilier, il faut être deux. Celui qui humilie et celui qu'on veut humilier, mais surtout celui qui veut bien se laisser humilier. Si ce dernier fait défaut, en d'autres termes si la partie passive est immunisée contre toute forme d'humiliation, les humiliations infligées s'évanouissent en fumée. »

Enfin cet amour de la vie va trouver son épanouissement dans la compréhension, - et plus que la compréhension, l'acceptation dans la joie-, que la vie est un amour de la création et de l'être tels qu'ils sont donnés par le Créateur : « Les plus larges fleuves s'engouffrent en moi, les plus hautes montagnes se dressent en moi. Derrière les broussailles emmêlées de mes angoisses et de mes désarrois s'étendent les vastes plaines, le plat pays de la paix et de mon bienheureux abandon. Je porte en moi tous les paysages. J'ai tout l'espace voulu. Je porte en moi la terre et je porte le ciel ».

La fin du voyage

C'est dans le cahier 11, le dernier cahier qu'elle nous ait laissé, que l'on peut voir l'étape ultime de la prise de conscience d'Etty.² Ce cahier va du 11 septembre au 13 octobre 1942, c'est-à-dire à peine deux mois. Par une écriture au jour le jour, et parfois plusieurs fois par jour, elle nous entraîne dans le monde qui est devenu le sien, et qu'elle décrit avec vivacité ; en même temps nous vivons ce recul de l'écriture, qui est réflexion et interrogation sur ce monde, et sur l'impact qu'il a sur son intelligence et son cœur. Elle avait cessé de tenir ce Journal le 29 juillet, avant de partir par un libre choix pour le camp de Westerbrok. Dans cette page on pouvait lire l'expression prophétique : « Je me mets en marche. » Dans ce camp de transit elle a un statut particulier puisqu'elle est membre du Conseil Juif, instance ambiguë que les occupants ont mise en place pour les assister dans l'application des décisions prises à l'encontre de la population juive. Ce statut va disparaître pour les employés du camp pendant l'été 1943. Dans la dernière année avant sa mort, Etty va tomber malade, subir une période d'hospitalisation à Amsterdam, et éprouver profondément dans son corps et son cœur l'élection au sens fort dont elle est l'objet : à la date du mardi 15 septembre 1942, elle dit : « Je sens à présent

² Le Journal s'est poursuivi jusqu'au départ d'Etty avec ses parents et son frère Micha pour Auschwitz en septembre 1943. Mais ce Journal est perdu. Nous avons conservé de nombreuses lettres écrites du camp de transit, où Etty décrit avec gravité, tendresse, et parfois humour, la vie des hommes et des femmes qu'elle côtoie.

tout le poids que tu m'as donné à porter, mon Dieu. Tant de beauté et tant d'épreuves. Et toujours, quand je me sentais prête à les affronter, les épreuves se sont changées en beauté. (...) Je te suis si reconnaissante, mon Dieu, d'avoir choisi mon cœur, en cette époque, pour lui faire subir tout ce qu'il a subi. (...) Au-delà des gens, je ne souhaite plus ne m'adresser qu'à Toi. Si j'aime les gens avec tant d'ardeur, c'est qu'en chacun d'entre eux j'aime une parcelle de Toi mon Dieu. (...) Et j'essaie de Te mettre au jour dans le cœur des autres, mon Dieu. » Elle prend conscience que celui qui est choisi - mystérieusement- par un effet de la grâce, sans qu'il y ait de mérite particulier de sa part sinon un acte de foi, l'est en bénédiction pour les autres, pour son peuple. Etty a refusé définitivement la haine, pour être un témoin de l'amour de Dieu dans le Mal absolu - comment penser Dieu après Auschwitz ? - Au-delà des angoisses de mort, « travailler à la reconquête de la paix en soi ». Elle écrit le 29 septembre : « Ne pourrait-on leur apprendre (aux gens désespérés qui l'entourent) que l'on peut se contraindre à s'agenouiller dans le coin le plus reculé et le plus paisible de son moi profond et persister jusqu'à sentir au-dessus de soi le ciel s'éclaircir - rien de plus mais rien de moins. (...) Et là où l'on est, être présent à cent pour cent. Mon « faire » consistera à « être ».

Sa vie devient une prière continuelle, comme son Journal s'adresse maintenant sans cesse à Dieu. « On devrait prier jour et nuit pour des milliers de gens. On ne devrait pas interrompre une minute sa prière ». Elle ne confesse jamais clairement sa foi au Christ, mais elle vit de la vie même du Christ, comme l'indique cette étonnante phrase à la date du 11 octobre : « J'ai rompu mon corps comme le pain, et je l'ai partagé entre les hommes. Et pourquoi pas ? Car ils étaient affamés et sortaient de longues privations ». Etty est devenue le « cœur pensant de la baraque ». Elle est sortie d'elle-même, elle n'est plus la jeune femme compliquée et dépressive qu'elle était seulement une année auparavant . Elle a dépassé ses difficultés et son mal-être. Et bien plus que cela, elle a été capable d'assumer un destin de masse infiniment difficile et douloureux, l'humiliation, l'injustice, le dépouillement, en attendant la mort ignominieuse. Son journal se clôt sur ses mots qu'il ne faut pas commenter, mais seulement entendre -« shema Israël »- « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies. »

Que penser de l'attitude d'Etty ? Beaucoup y ont vu une résignation, une passivité même, coupable. La brebis conduite à l'holocauste ... Mais l'attitude d'Etty est tout à fait cohérente, profondément cohérente : elle n'oppose pas le bien au mal, ce qui ne serait pas suffisant pour le dépasser, car où est le bien dans cette géhenne ? Elle oppose le *sens*

au mal. Il faut prendre en compte la souffrance quand elle est absolue et sans justification possible, sans la nier, la contourner, ou en charger autrui. Il ne faut pas accuser Dieu de notre souffrance, mais savoir avec certitude, comme l'a compris Etty, qu'il souffre avec l'être qui souffre, et « aider » Dieu, comme elle le dit dans une magnifique prière, pour que son amour puisse vivre dans le cœur meurtri des hommes de son temps. L'homme est innocent du mal qui le frappe, comme nous le dit le livre de Job, mais il est capable, et c'est là sa grandeur, de consentir à ce mal, et de l'offrir par amour pour tous les hommes, à l'image du Christ. Comme le répète inlassablement Etty, même aux pires moments, la vie est belle, elle a un sens, même au fond du cachot le plus sombre. Garder son sens à la vie qui nous est donnée au fond du mal absolu permet de sortir de l'horreur, de la nuit du tombeau : du mal absolu émerge alors le sens absolu d'une vie que l'on croyait devenue absurde. Laissons le dernier mot à Etty : « Bon, on veut notre extermination complète : cette certitude nouvelle je l'accepte. Je le sais maintenant. Je n'imposerai pas aux autres mes angoisses, et je me garderai de toute rancœur s'ils ne comprennent pas ce qui nous arrive à nous, les Juifs. (...) Je travaille et je vis avec la même conviction et je trouve la vie pleine de sens, oui, pleine de sens malgré tout (...) La vie et la mort, la souffrance et la joie, les ampoules des pieds meurtris, le jasmin derrière la maison, les persécutions, les atrocités sans nombre, tout, tout est en moi et forme un ensemble puissant, je l'accepte comme une totalité indivisible ».

Pour tous les amis du Collège Supérieur
Un dimanche à la campagne...

« POUR L'AMOUR DE LA PHILOSOPHIE »

Dimanche 20 septembre 2009 de 9h à 17h

Centre Valprésé

1, chemin de Chalin 69130 ECULLY

Rencontres animées par Jean-Noël Dumont et
l'équipe des intervenants du Collège Supérieur

En septembre 2009 le Collège Supérieur aura dix ans. Comment mieux marquer cet anniversaire que par un « dimanche à la campagne » ? Prendre pendant une belle journée d'automne le temps de rencontres amicales et, bien sûr, d'un travail fructueux. *Pour l'amour de la philosophie*, ce titre évoque bien l'aventure du Collège Supérieur. Qu'est-ce que la philosophie ? Même si la question paraît platement scolaire, dix ans de travail nous donnent le droit de la reposer et de souligner comment au Collège Supérieur, s'illustre une certaine manière d'aimer la philosophie.

Nous aimerions aussi que cette journée soit le premier pas d'une association des « **Amis du Collège Supérieur** ». Rassemblant auditeurs des sessions, partenaires, représentants des étudiants ou sympathisants, cette association se donne pour but de faire connaître et de soutenir (intellectuellement, amicalement ou financièrement) les travaux du Collège Supérieur.

Le programme alternera travaux en sous-groupes et exposés de synthèse. Jean-Noël Dumont en clôturera les réflexions sur le thème : *A quelles conditions une réflexion philosophique est-elle possible ?*

Un programme détaillé sera prochainement envoyé à tous.

Participation aux frais de cette journée : 30 euros par personne (incluant pauses et déjeuner).

Une messe sera proposée à 9h. Un accueil général aura lieu à partir de 9h30. Début effectif des travaux prévus à 10h.

Renseignements et inscriptions au Collège Supérieur
17 rue Mazagran Lyon 69007. Tel. 04 72 71 84 23

Mail : contact@collegesuperieur.com

Cours publics

Juin 2009

Dernière conférence du cycle des Libertés Fondamentales

mercredi 10 juin à 20h00

La propriété intellectuelle

Par Franck SAUNIER, avocat et Jean-Noël DUMONT.

Soirée de clôture

Mardi 2 juin 2009

- 18h30 : messe à l'oratoire du Collège
- 19h15 : temps convivial autour d'un buffet garni par chacun
- 20h00 : annonces et perspectives de l'an prochain

Année 2009 - 2010

Au Collège Supérieur

Dates à retenir

20 septembre 2009 Un dimanche à la campagne
11 novembre 2009 Forum des métiers du droit

Projets :

Lecture de *La désobéissance civile* de H. ARENDT (animée par Catherine VALLEE)

Lecture de *L'Abécédaire* de G. DELEUZE (animée par Bruno ROCHE)

Cinéma et christianisme

10 mots pour comprendre notre temps

10 questions de philosophie

Les libertés fondamentales

Conférences d'histoire de la médecine

Réflexion œcuménique : *naturel et surnaturel* dans le catholicisme et le christianisme oriental.

SOMMAIRE

Edito: Rideau par Jean-Noël Dumont
Article Etty Hillesum (1914 - 1943) , ou
l'amour de la vie par B.Cazeaux

Un dimanche à la campagne

Cours publics

Soirée de clôture

Année 2009/2010